

Teilhard de Chardin

UN HUMANISME CHRETIEN

Le phénomène, mais tout le phénomène; ainsi dès le prologue l'œuvre de Teilhard * s'affirme comme synthèse. Ensemble, où transparaît la volonté du savant qui réduit le réel à ses articulations cruciales et la foi du prêtre qui témoigne pour la transcendance et l'essence divine du Monde.

Dans l'état actuel des sciences, l'univers se manifeste comme un tout en genèse. L'historicité en est l'étoffe même. Le processus paraît unique en son genre et irréversiblement polarisé. L'évolution est en résumé un enchaînement d'étapes successives en ordre de complexité croissante: la Cosmogénèse débouche sur une Biogénèse, laquelle se prolonge par une Psychogénèse (cérébralisation) dont l'homme est le produit final. L'humanité a accompli le pas significatif entre tous de la réflexion. Si nous jetons un rapide coup d'œil sur l'arbre du phylum humain, il semble qu'il n'y ait plus rien à attendre de l'évolution organique; avec la conscience, elle a livré son dernier secret. Donc pas de surhommes possibles. Après l'évolution des organismes, l'histoire des civilisations jette une trame dont les mailles se resserrent autour de la terre; de la noosphère, «cette couche réfléchie», naîtront les nouveaux progrès.

Dès maintenant les civilisations entrent en coalescence forcée; l'humanité est un grand corps solidaire de ses parties. La fin de l'évolution organique signifie aussi arrêt de divergence. La pensée humaine recherche l'unité et, par un vaste mouvement de convergence, s'achemine vers Oméga, centre ultime où l'humanité se joint au Christ. L'individualisme se meurt, car l'union seule différencie et l'hyper-personnel ne peut se développer qu'en association sociale active. L'univers naît une seule fois; le cheminement de l'évolution dépend maintenant de notre libre décision.

Cette phénoménologie fondée sur l'homme et sa connaissance du monde se refuse d'être théologique ou philosophique; pourtant, comme synthèse totalisante et comme œuvre d'actualité, elle implique ces deux aspects. Les théologiens traditionnels de l'Eglise refusent d'incorporer l'évolution à leur doctrine. Les marxistes y trouvent certaines parentés avec les doctrines de Marx et d'Engels. Sa recherche précise la signification de la conscience, il la saisit comme condition de la métaphysique et du social.

Oppositions avec l'Eglise

Teilhard, lui-même, avait conscience du changement radical de doctrine que l'Eglise doit accepter pour sauvegarder la portée universelle de son message; il proclamait avec vigueur: «Il s'agit donc de savoir si l'Eglise accepte ou condamne l'humanisme militant de notre époque, si elle incorporera les aspirations montantes de notre époque ou les rejettera.» Lui-même a honnêtement choisi et l'Eglise ne s'est pas fait faute de le priver de ses moyens d'expression sa vie durant.

Elle l'accuse de déprécier le surnaturel, parce qu'il estime que Dieu, s'il

est le créateur du monde, se parachève avec l'évolution. Christ est présent à tous moments, Dieu n'est plus en aparté.

Cette complémentarité de Dieu et du monde devient pour lui si intime, qu'elle contient implicitement une forme nouvelle (peut-être mystique!) de panthéisme. L'Eglise souligne à juste titre ce danger.

Des auteurs catholiques militants ont loué les mérites de Teilhard, navrés de constater que les chrétiens trop souvent pratiquent l'adage «Dieu pour tous, chacun pour soi» et que cette attitude pernicieuse laisse le christianisme sans défense face au marxisme. Au contraire, dans sa doctrine, l'amour pour autrui est le levain de la noosphère. Notre salut dépend de tous.

Teilhard affirme sa foi dans le progrès social et scientifique. Il les considère comme des atouts primordiaux, tandis que le catholicisme établit à tout prix une ségrégation entre le progrès humain et les dogmes théologiques.

Signification de la conscience

Husserl s'est efforcé de dégager la valeur ontologique de la conscience. Cette démarche le conduisit à définir des catégories essentielles. Ce mouvement se referme sur l'analyse du subjectivisme et de sa spécificité. Il est clair que ces catégories constituent le fondement du cogito, lequel est l'affirmation de l'être. La conscience est donc le fondement de la connaissance, mais l'extension du savoir ne peut progresser sans l'expérience. Pour Teilhard, la conscience est le miroir du monde, si elle se perçoit comme centre, elle sait qu'elle n'est pas à elle seule le centre de ce monde. L'homme se saisit donc comme totalité et comme moment. Pour atteindre l'absolu, la conscience doit se surcentrer sur un plus grand qu'elle. L'évolution est un mouvement vers plus de conscience, l'humanité doit s'unir en Oméga avec le centre des centres qui est Dieu.

Ses rapports avec le marxisme

Sa foi en l'avenir du monde, sa dialectique prestigieuse et l'importance primordiale qu'il accorde à la socialisation pour le parachèvement de la Noosphère ont amené aussi bien ses partisans que ses détracteurs à mettre en parallèle l'attitude de Teilhard et les prédicats marxistes. Il faut d'emblée s'aviser que, si ces conceptions convergent, elles restent irréductibles.

D'abord un rapprochement s'impose entre la «dialectique de la Nature» de Marx et d'Engels et la phénoménologie de l'auteur. A ce propos précisément, Garaudy ** reproche à Teilhard son finalisme, considérant qu'il est en soi une attitude incomplète et insuffisante. Il est clair pourtant, que toute tentative d'interpréter la totalité présente du monde se fonde sur une métaphysique, qu'elle soit formulée ou non. Pour Teilhard, le finalisme est une interprétation foncièrement intentionnelle de l'évolution, elle lui confère

son sens et son unité. Son œuvre renforce la validité de ce postulat en montrant qu'elle s'accorde avec les traits de l'évolution. En effet, la psychogénèse est le fait dominant de la biogénèse, le primat de l'esprit se trouve réaffirmé. La conscience est de nature intentionnelle et l'union, qui doit renforcer la cohérence fonctionnelle de la Noosphère, se crée avec le concours de l'amour et de la conscience. Soit dit, l'évolution est intrinsèquement intentionnelle et tend vers Dieu.

D'autre part, Teilhard ressentit aussi le besoin de chercher l'origine du moteur évolutif, à savoir les caractères de la matière; non ceux qui expliquent, mais ceux qui constituent des facteurs potentiels d'évolution. Ce chaînon, il crut le saisir, en admettant que tout point matériel contient deux formes d'énergie, l'une radiale, l'autre tangentielle. Cette dernière intervient dans les phénomènes de masse, au cours desquels l'énergie se dégrade, l'autre exprime au contraire la spécificité de la structure interne du point matériel; elle se manifeste chaque fois que ce corpuscule s'intègre dans un édifice plus complexe.

Teilhard reconnut lui-même la valeur trop spéculative de cette distinction. Plus tard, il s'avouera convaincu que seule, la théorie de l'information, est susceptible de résoudre ce problème.

Pour sa part, le marxisme rejette finalisme et mécanisme. Il part de deux réalités, dont notre expérience n'a pu infirmer la permanence, la matière et le mouvement. Le matérialisme historique était en droit de conjecturer que la contradiction est une condition de l'évolution des sociétés et que les normes de son déroulement pouvaient se définir par deux lois dialectiques essentielles, celle de la négation de la négation et celle de la transformation brusque de la qualité en quantité. Pourtant, en affirmant que cette interprétation est valable pour l'évolution de l'univers entier, les marxistes se condamnent implicitement à admettre qu'à l'échelle de la totalité matérielle, la conscience a toujours existé en tant que principe efficient. En chaque homme, elle s'est simplement mieux explicitée, si bien que chacun devient conscient pour soi de l'évolution. En effet, la contradiction ne naît que dans une conscience et l'appréciation d'un progrès se réfère toujours à une valeur. Par cette transposition douteuse, la distinction entre l'être et le savoir devient confuse, au point que, si certains marxistes manifestent des velléités métaphysiques, ils en viennent à affirmer la primauté de la matière et à croire aveuglément en son devenir.

Union croissante et développement de l'hyper-personnel, telles seront les conséquences de notre effort collectif consenti. L'amour est le ferment de cette valorisation réciproque. Marx aussi insiste sur la valeur essentielle du lien social, sur son aspect personnel et collectif. C'est à partir des exigences du social que doivent se mouler les structures économiques et politiques. Par cette méthode, l'un des principaux motifs de l'aliénation serait écarté, un dialogue vraiment humaniste s'engagerait. Cependant, l'unité semble pour Marx n'être qu'un moyen nécessaire à la victoire du prolétariat. Elle perd sa signification sociale et morale.

Quant au problème de l'aliénation, il reste à peine ébauché chez Teilhard de Chardin et l'analyse des faits sociaux reste insuffisante. Quelles en sont les raisons? Il ne fut sans doute pas insensible à ces réalités, puisqu'il encouragea lui-même le mouvement des prêtres-ouvriers; mais de telles réflexions restent en marge, parce qu'il est convaincu que le problème moral prime sur tout autre.

Gérard NICOLET

* Pierre Teilhard de Chardin: *Le phénomène humain*. Editions du Seuil.

** Roger Garaudy: *Perspectives de l'Homme*. P.U.F.

En somme, la littérature, ça ressemble vite aux préoccupations domestiques les plus usuelles: il s'agit toujours de mettre et remettre chaque chose à sa place, de ne point mélanger les torchons avec les serviettes, l'homme avec l'auteur, l'auteur avec l'œuvre, et tout ensemble œuvre, homme et auteur avec les ancêtres de ce dernier. Ce que vient d'oublier certain chroniqueur de chez nous: n'alla-t-il pas jusqu'à confondre, au domicile du créateur de *La Mascogne*, le profil de Mussolini avec celui de René-Louis Piachaud? Du reste, pour qui aime à couper les cheveux en quatre et à diviser la société en deux clans: les bons et les affreux, le livre de Jean-Claude Fontanet* représentera l'énigme la plus subtile qui soit. Car, dans *La Mascogne*, ne loue-t-on pas tout à tour:

- le collectivisme: «Le bien individuel pour le bien de la communauté»;
- le banditisme: «On ne sera bientôt plus une classe, mais un gang!»;
- le gaullisme: «Tu as fait ton devoir! Ne l'aurais-tu pas fait avant, m'est avis que tu l'as fait, d'un seul coup, tout entier, certain 13 mai...»;
- la tyrannie: «Tous les yeux n'étaient-ils pas pour eux? Ils étaient les maîtres de Genève! Plus personne ni rien ne leur résistait»;
- le patriotisme: «La 1re LB avait son Winkelried»;
- la Franc-Maçonnerie: «Et les peintres, les menuisiers, un peu tous les corps de métier, auront collaboré, avec les collégiens nos prédécesseurs, à la grande œuvre. Et le Très-Haut lui-même — le Grand Architecte — dans les dessins du bois par exemple. Immense, invincible collaboration...».

ON TRICHE AUSSI CHEZ CALVIN

Trêve de citations. *La Mascogne*, c'est avant tout une étude de la tricherie. Sur son application portée à son paroxysme par une classe de collégiens. Aussi jugerons-nous ce bouquin:

— Un essai de morale. Tout le monde triche, même les maîtres... Ces compagnons qui truquent leurs réceptions entre Saint-Antoine et «La Vallée» ne symbolisent-ils pas une société où chacun triche, individuellement et collectivement?

— Un divertissement. *Les Copains, La Guerre des Bouions, Stalky et Cie* nous ont initiés à ce mode littéraire mineur, mais qui toujours sait plaire.

— Un précieux souvenir. Sinon de fait, en tout cas d'atmosphère. Même pour l'actuelle génération qui use ses fonds de blue-jeans sur les bancs de «la piscine».

Certes, les souvenirs de Jean-Claude Fontanet dégagent un parfum suranné. Nous ne sommes plus en 1944. Et, si par hasard nous pénétrons dans l'intimité extra-scolaire de l'un ou l'autre de ces collégiens, nous y décelons un certain fond d'innocence qui date plus encore. A l'université, les héros de *La Mascogne* deviendront de ces Bellettrien qui hantent les pages du *Cordon d'Argent* de Léon Savary.

Mais qu'importe le flacon. Il nous permet l'ivresse de la participation: mascogneurs moyens, n'avons-nous point rêvé un jour d'atteindre à l'art sans défaut de cette 1re LB?

Jean-Claude Fontanet, qui perd avec *La Mascogne* l'estime de lecteurs trop sérieux, gagne à coup sûr tout un public qui sait encore demander à la lecture de ces «joies simples» devenues aujourd'hui hors de prix.

Claude DEPOISIER

* Jean-Claude Fontanet: *La Mascogne*. A la Baconnière, Neuchâtel, 1962.